

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve, A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames

La rédaction recevra les articles, signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 7 février.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle : Décrets : portant nomination dans l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur; — conférant la médaille militaire.

Chronique locale.

Un incendie a entièrement consumé, dans la nuit du mardi au mercredi, une ferme située sur le territoire de Croix. Elle appartenait au sieur Defives et elle était assurée.

On n'a pu sauver que le cheval, quelques bestiaux et un peu de mobilier. Tout le reste a été la proie des flammes.

L'importance de la gare de Roubaix augmentant chaque jour, la halle et les magasins destinés à recevoir les marchandises sont devenus insuffisants.

L'administration du chemin de fer du Nord, par une sollicitude dont chacun lui saura gré, vient de décider que l'on procéderait à l'agrandissement de la gare. L'étendue du terrain qui a été acheté permettra la création de nouvelles voies et l'installation de vastes magasins.

Déjà les ouvriers sont à l'œuvre. On veut donner les plus grands soins aux travaux et l'intention de l'administration est bien de les faire exécuter immédiatement.

MM. Delebecque, vice-président, Petiet, ingénieur en chef, sont arrivés à Roubaix par un train spécial pour visiter les travaux.

MM. Mimerel et Descat se sont rendus auprès de ces administrateurs pour s'entendre avec eux relativement aux mesures à prendre dans l'intérêt du commerce de Roubaix.

La Compagnie du chemin de fer du Nord a, sans nul doute, apprécié l'immense mouvement des marchandises de notre ville; à aucune épo-

que les arrivages n'ont été plus importants.

Nous avons donc la certitude que les changements et améliorations réclamés par MM. les industriels seront terminés dans le plus bref délai possible.

Le gros lot de la loterie Saint-Roch (100,000 fr.) est échu à M.^{me} veuve Martin, propriétaire à Cagnicourt. Cette dame fait construire en ce moment même sur ses propriétés une chapelle qu'elle se proposait de consacrer à Saint-Roch.

En thèse générale, la concurrence est une cause de progrès. L'émulation qu'elle excite apporte des améliorations dont le public profite.

Pour les voitures publiques, par exemple, tout le monde, sauf les chevaux, désire la concurrence qui amène la célérité, le bon marché, etc., etc. Mais chaque médaille a son revers.... chaque qualité son défaut. Ainsi, en dehors de certaines limites, le courage devient de la témérité, et, dans le cas dont il est question, la vitesse poussée trop loin a occasionné souvent des culbutes.

Le chemin de fer n'a jamais pu tuer le service des omnibus établi entre Roubaix et Tourcoing. Deux voitures desservent les deux villes, l'une, allant assez bon train, l'autre marchant avec une sage lenteur qui lui valut une dénomination, peu académique peut-être, mais très-pittoresque : on l'appelait le *bruant*. Tout le monde connaît la réponse d'un voyageur au conducteur qui le pria de monter : *Je suis trop pressé*, dit-il en souriant, et prenant un pas à peine accéléré, il arrive avant le *bruant* à Tourcoing. Quoi qu'il en soit, ces deux véhicules vivaient en paix.

Un troisième survint, et voilà la guerre allumée. Les deux premiers soutinrent courageusement la lutte. Les voitures furent repeintes, elles fi-

rent peu nerve. On doubla la ration des chevaux qui, cependant, ne mangeaient pas ce supplément insolite sans une arrière-pensée. Leur longue expérience des hommes leur faisait entrevoir, dans cette augmentation d'avoine, un surcroît de travail et une série de désagréments et d'accidents.

Cependant le public s'accommodait fort du nouvel état de choses. C'était, de la part des trois entreprises, un assaut de vitesse; les conducteurs, chose rare, étaient polis; le chemin de fer perdait des clients, tout allait pour le mieux.

Quand les antagonistes se rencontraient, ils se lançaient bien quelques regards furibonds et les chevaux quelques ruades; mais jusque-là il n'y avait pas d'autres manifestations plus sérieuses.

Mercredi, deux des concurrents, lancés à toute vapeur, l'un venant de Roubaix, l'autre sortant de Tourcoing, se rencontrèrent au coin de la rue du Collège.

Le plus court chemin d'un point à un autre, c'est la ligne droite. Ils suivaient donc le plus court chemin s'en vouloir s'en écarter, et chacun espérant que l'autre se dérangerait; mais tous deux étaient trop pénétrés de l'axiome géométrique pour céder et dévier d'une ligne. Un choc terrible eut lieu. Les pressentiments des pauvres chevaux s'accomplissaient; l'un d'eux reçut le timon de la voiture adverse en plein poitrail. Il rentra grièvement blessé à l'écurie, et, pendant ce temps-là, le *bruant*, comme la tortue de la fable, arrivait tranquillement au but, riant dans sa barbe et murmurant ce vers de Lafontaine :

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.

Il a même ajouté :

Il faut aussi surtout arriver sans encombre.

Trop de toile souvent, fait que le bateau sombre.

Traduction et morale prosaïques : Quand on va trop vite on accroche.

Le prix des vins est toujours dans une situation de hausse croissante. Un journal français donne à cet égard les prix auxquels ont été traités à Bordeaux de très-fortes parties de la récolte 1856.

Voici ces prix au tonneau : Laffite, 7,500.— Monton, 5,000.— La Lagune, 3,000.— Lafoze, 4,000.— Lagrange, 3,000.— Cos d'Estournel, 3,700.— Cos Lahory, 2,000.— Cinquième crûs, 2,000.

Un journal étranger nous révèle, sur la tentative d'assassinat de M. l'archevêque de Matera, une circonstance qui ajoute à l'événement et au saisissement des esprits : c'est que l'archevêque napolitain a été frappé pendant la cérémonie des Quarante-Heures, ordonnée dans tout le royaume en expiation du sacrilège de Paris. Il était, dans ce moment-là, prêt à donner la bénédiction. Autre trait de ressemblance : l'assistance était nombreuse et s'est enfiée en tumulte.

Voici un curieux autographe, encore inédit, et qui fait partie d'une collection qui sera vendue le 20 février prochain, à la salle Sylvestre. Il est intitulé :

Dernière communion de Louis XVI.

Ce document historique, dont nous transcrivons ci-après intégralement le contenu, est l'original même qui a été adressé au curé de la paroisse de la Tour-du-Temple, la veille de la mort de Louis XVI, et qui a dû rester en sa possession. Il provient de la succession de M. l'abbé Godart, mort chanoine honoraire de la métropole de Paris. Il nous suffira, ce nous semble, d'en donner la description matérielle, son contenu n'ayant pas besoin de commentaires.

Il se compose de deux grandes pages pleines in-folio, avec l'entête imprimée de la commune de Paris, l'écriture autographe de l'abbé Edgeworth commence aux mots : *Un crucifix*, et se termine à sa signature; le reste est de la main

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

7 FÉVRIER 1857.

MON COUSIN

(Suite et fin. — Voir le numéro du 4 février.)

« Puis-je vous prier, » lorsque je me levai pour partir, « puis-je vous prier, » dit le banquier en me reconduisant, de conserver à ma maison votre bienveillance ?

« Certainement, monsieur, et vous le méritez; » répondis-je avec un aplomb que la certitude de posséder vingt mille livres de rente commençait à me donner.

« Il est encore une grâce que je vous demande; vous ne connaissez pas Paris; vous n'avez peu de relations peut-être; acceptez aujourd'hui notre dîner de famille, ma femme sera enchantée de faire votre connaissance. »

« Avec le plus grand plaisir. »

« Nous dinons à six heures; si vous n'avez pas d'engagement pour ce soir, nous avons quelques amis, vous resterez. »

Il est peu de moments dont je me souviens avec plus de plaisir que celui de ma sortie de chez M. Bergeret; je commençais à croire à la réalité de ma fortune, j'avais en poche mille francs, ce qui ne m'était jamais arrivé. Ces cinquante napoléons en or me donnaient un entrain

extraordinaire; au fait j'en avais grand besoin, car le possesseur de vingt mille francs de rente avait, en arrivant à Paris, laissé sa malle à la diligence, n'ayant pas de quoi payer un logement. Je cours la retirer, je me fis conduire en fiacre dans le premier hôtel qu'on m'indiqua, je m'établiss dans un joli appartement, et tirai de mon coffre l'habit de deuil de mon cousin.

J'arrivai chez M. Bergeret avec une si grande ponctualité, qu'il n'avait pas eu le temps de finir de raconter à sa femme mon histoire; elle en avait cependant assez compris pour que je fusse reçu comme l'ami de la maison. Tout le monde me faisait bonne mine; je rencontrais là des femmes charmantes; je surpris même ces mots qu'on se disait à l'oreille : *Attitude modeste, grande habileté, affaires superbes*. Aussi, quand M. Bergeret me pria de regarder sa maison comme la mienne, je le lui promis volontiers; et cependant je ne pus guère profiter de son invitation. Madame Hugues voulut m'avoir à dîner; on m'avait présenté, je fus invité, on me conduisit au spectacle, dans des assemblées; maintenant que j'étais riche, j'aurais presque pu borner ma dépense à quelques bonnes-mains.

Cependant mes deux amis, George et Albert, avaient appris avec consternation le succès de leur histoire, qu'ils n'osaient plus démentir; ils avaient été atterrés de mon départ pour Paris que tout le monde attribuait à des difficultés de liquidation. Ils craignirent d'avoir fini par me persuader à moi-même, ce qui, dans le commencement, n'avait été qu'un jeu concerté entre nous.

Trois jours après mon retour, mon domestique m'annonça leur visite. « Qu'ils entrent ! »

m'écriai-je; car je ne recevais pas tout le monde. En voyant une belle pendule, des candelabres dorés et les nouveaux meubles dont j'avais décoré mon nouvel appartement, ils ouvrirent des yeux consternés.

« On a bien de la peine à pénétrer ici, » dit Albert.

« Oui, je suis assiégé de solliciteurs et de faiseurs de projets; mais pour vous, chers amis, vous serez toujours les bienvenus; vous venez à propos pour m'accompagner à une campagne dont j'ai quelque envie de faire l'acquisition. Ce n'est pas une affaire bien considérable : cent mille francs. »

« Je la crois peu éloignée, » dit George en hochant la tête.

« Deux lieues; mais je vous conduirai dans ma calèche. »

« Ta calèche ? »

« Ma calèche. »

« Tu as une calèche ? »

« Et deux chevaux gris pommelés que j'ai amenés de Paris; je n'ai pas encore de cheval de selle, c'est plus difficile à trouver. »

Alors les deux amis se parlèrent bas près de la fenêtre; ils avaient les larmes aux yeux.

« Mon cher Louis, tu sais que ton cousin n'est pas mort. »

« Je ne sais pas s'il est mort, car je ne suis pas sûr qu'il ait jamais vécu. »

« Tu sais encore que cet héritage n'est qu'une plaisanterie. »

« Je crois qu'il n'y a que vous et moi qui en soyons persuadés. »

« Vous avez eu le tort, le très-grand tort de faire une plaisanterie dont nous sommes désolés. »

« Au contraire, je vous en remercie. »

« C'est à nous de la désavouer, nous allons nous avouer publiquement coupables. »

« Je vous en supplie, laissez les choses telles qu'elles sont; encore quelques jours de crédit; je ne voudrais pas déplacer mes fonds. »

« Mon bon ami, écoute-nous. »

« Pauvre cousin Jacques ! » m'écriai-je, « toi que je n'ai jamais vu, toi qui peut-être n'a jamais pensé à moi, je voudrais connaître ton sort. Si tu es mort en exil, j'élèverai une modeste pierre sur tes cendres; si tu vis encore, je soulagerai ta vieillesse. »

Cet élan de sensibilité acheva de leur prouver que j'avais la tête dérangée.

« Ne perdons pas de temps; la voiture est prête, descendons; je vous conterai tout cela en route. Albert, j'ai parlé à un libraire qui imprimera ton manuscrit. »

Cependant la vérité finit toujours par se faire; jour, on était aux aguets, on s'étonnait que rien n'arrivât de la Martinique; les gens bien avisés branlaient la tête en parlant de moi. L'édifice si promptement élevé croula avec la même rapidité.

« Ce qu'il y a de plus fort, » disait-on, « c'est qu'il a fini par être dupe du piège qu'il tendait à aux autres. Pour ma part, j'avoue que je n'y ai jamais cru. »

Je trouvais aussi la chose bien extraordinaire; quoiqu'elle me coûtât 15,000 fr.

« Vos quinze mille francs, M. Félix, serviront à payer une partie des dépenses, mais il y en aura bien d'autres; un luxe incalculable. Pour moi, ajouta-t-on en se frottant les mains, je n'y suis pour rien. » Ah ! mes pauvres compatriotes, quand il s'agit d'argent... !

Je compris que l'orage avait éclaté en trouvant un jour chez moi douze lettres. Elles